

comme nous serions heureux là-bas, à Montréal....

—Écoute moi bien, Jean, jamais je n'irai vivre à la ville. J'aime la terre, je ne puis être ta femme. Me voici arrivée, adieu, Jean, et Dieu veuille que tu ne te repentes jamais de la décision que tu as prise.

Six mois sont passés depuis le soir où Rose et son amoureux remontaient le chemin de la "maison rouge"; Jean est marié; il a épousé Marie la Rousse, évaporée de seize printemps qui révasse plus qu'elle ne pense à soigner le linge de ses petits frères.

Elle a toujours pensé à se marier avec un jeune homme de la ville; Jean fait son affaire puisqu'il va demeurer à Montréal.

La terre est vendue, pas cher, bien sûr.

Il a tout vendu, la ferme et la maigre moisson qu'il a faite, résultat d'un mauvais travail exécuté avec un mauvais vouloir.

L'automne va finir, et les jeunes mariés quittent sans regret la terre qui va dormir pendant plusieurs mois.

Et cependant cette époque de l'année a encore son attrait :

Douce fin de saison, douce fin de journée !
Les choses qui s'en vont ont des charmes puissants.
Et par ce froid hiver, belle nuit de l'année.
Le sommeil de la terre a de muets accents
Malgré les arbres morts et les oiseaux absents !

Après quelques jours de plaisir, de promenades dans la ville, de molle paresse, on songe au travail, car il faut travailler, à Montréal comme ailleurs.

Jean cherche, interroge, demande conseil, mais quand on apprend qu'il a vendu sa ferme et ses champs, les hommes sages lui jettent un singulier regard qui veut dire bien des choses qu'il ne peut pas encore comprendre.

Il se décide enfin à acheter une petite épicerie, à l'encoignure de deux rues étroites du faubourg, et le voilà installé au milieu de ses marchandises qui jettent dans le petit magasin une fade odeur de mélasse, de savon, de pommes et de légumes, cette odeur qui donne des nausées, faute de ventilation convenable.

Jean, persuadé qu'il va faire fortune, prend un commis qui voit à quel espèce de patron il a affaire et qui ne se gêne guère pour prendre ses aises

Et puis, que vous dirai-je, c'est l'histoire commune à plusieurs qui ont commis la même erreur que notre ami; on se soutient cahin-caha pendant deux ans, puis les billets sont protestés, le crédit arrêté, la demande de cession.

Tout est mangé, disparu, dissipé. Du produit de la terre il ne reste que le souvenir, souvenir amer qui hante les nuits sans sommeil de l'ex-cultivateur.

Rose est mariée aussi, elle a choisi un jeune et robuste habitant de la paroisse, qui travaille dur et ferme, habilement secondé par sa jolie femme qu'il adore et qui, vraiment, devient de plus en plus charmante, embellie par la maternité qui a béni cette union. Maîtresse dans son petit domaine, Rose a l'œil à tout, la maison est tenue avec cet ordre et cette propreté qui font l'orgueil des bonnes ménagères canadiennes, et c'est plaisir que de la voir dans ce milieu qui sent le bonheur.

Elle aime toujours, de plus en plus, la terre, cette bonne terre qui nourrit tout, bêtes et gens.

Un jour d'été, Jean est venu à Saint-Alphange—il y avait cinq ans qu'il n'avait reparu au village—il est venu, poussé par ce sentiment qui dort toujours au fond du cœur, l'amour du lieu de naissance, et ce n'est pas sans une profonde émotion qu'il revit la paroisse où il avait passé tant de bonnes années.

Comme on faisait les foins, le village était désert, tout le monde était aux champs, sauf

les trop vieux et les trop jeunes, et quelques femmes retenues à la maison par les tout petits.

Après avoir causé avec les anciens et fait des caresses aux enfants, Jean entra à l'auberge, paya une ou deux traites, en accepta autant, et, le cœur allégé des soucis de la ville, remonta le chemin de la maison rouge, près de laquelle se trouvait la ferme de Rose.

Oh ! ce chemin de la maison rouge ! Qu'il est changé et comme il est le même.

Les senelliers et les cerisiers sauvages n'ont plus de fleurs comme au soir d'autrefois, les fleurs fécondées se sont transformées en petites graines qui seront, plus tard, des fruits; les renoncules dorées sont encore là, car la plante est robuste, mais les lys de la vallée et les sanguinaires ont disparu dans les herbes hautes, la violette est montée à graine, tout est fort, vigoureux dans la campagne fertile, on s'attend à une belle récolte.

Et, les bras ballants, la tête un peu lourde, il va voir l'amie d'enfance, celle qu'il aurait pu avoir comme compagne, n'eût été cette fâcheuse folie d'aller vivre à la ville.

Au détour de la route qui mène au premier rang, les voici qui s'avancent :

Pierre, le mari, portant l'ainé sur son épaule, Rose qui le suit, la petite Lili dans ses bras, et tous, gais, joyeux, contents de la journée bien faite, chantant comme jadis, au temps où l'on ne pensait ni au présent, ni à l'avenir, ce joyeux refrain de la vieille France :

Pour un bouquet de roses
Que je lui ai refusé
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.

Ce chant si gai, si vieux, si jeune, si français de l'ancienne patrie et de la Nouvelle-France, ce chant modulé par des voix si fraîches et accompagné des voix grêles des enfants, cette souvenance du bonheur perdu remua Jean, plus que tous les reproches possibles, et lui fit l'effet d'un remords, du souvenir d'une mauvaise action.

Il se cacha vivement derrière une haie, et la famille heureuse passa devant lui.

Qu'elle était jolie, Rose, au teint halé et plein de santé robuste, qu'elle était belle, la forte et gracieuse petite maman.

Jean repartit le soir même. Il avait compris.

Il n'avait que trop compris, car, revenant le lendemain à la ville, il n'eût pas le cœur d'en prendre son parti, n'essaya pas de refaire sa vie gâtée, rudoya sa femme et son cheval.

Il avait un cheval, en effet, puisque l'épicerie vendue, il était devenu cocher, à gages, buvant sec et s'abrutissant de jour en jour.

La famille ne souffrait pas trop, cependant. Il avait trois enfants, puisque cette graine là pousse à la ville comme aux champs, et on tâchait de s'en tirer tant bien que mal.

Si le mari n'était pas trop aimable, Marie la Rousse le lui rendait bien, et le ménage n'allait pas du tout.

Et voici, qu'un beau matin, la compagnie des tramways commence ses affaires, les tramways électriques qui transportent les voyageurs pour cinq cents, pour un trajet payé autrefois aux cochers quarante ou cinquante cents.

Jean fut renvoyé. Il alla plus souvent chez l'hôtelier du coin, se grisa plus encore qu'autrefois, fit tous les métiers, journalier, pelleteur de neige, terrassier, etc., etc.

L'autre jour, il était devant l'hôtel-de-ville et criait plus fort que les autres, m'a-t-on dit. Pauvre Jean ! Heureuse Rose !

* * Je voudrais avoir un mot gai de la fin, je n'en trouve pas d'autre que celui de souhaiter à Rose tout le bonheur auquel elle a droit.

Rose, aime toujours la terre !

LÉON LEDIEU.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Moreau, de Saint-Hyacinthe, a célébré le dix-neuvième anniversaire de son sacre comme évêque de Saint-Hyacinthe.

* * *

M. G.-A. Girard, député de Rouville, a acheté, à Sainte-Anne, un terrain mesurant 261 pieds carrés, pour y construire un cyclorama sur le plan de celui de Montréal.

* * *

M. l'abbé J.-Bte Morin, curé de Morinville, T.N.O., va à Ottawa demander \$100 pour chacune des deux cents familles de nouveaux colons qu'il doit aller chercher dans le Nebraska.

* * *

Nous accusons réception d'un exemplaire de l'*Almanach Canadien* Copp, Clark & Co., pour 1895. Imprimé par MM. Warner & Co., de Londres, Angleterre, qui sont maintenant les seuls propriétaires du "Warner's & Safe Cure." Cet almanach renferme de précieux renseignements et fait honneur à ses éditeurs autant qu'à l'entreprise de la compagnie anglaise.

* * *

Le bazar qui se fait en ce moment, à l'Asile de la Providence, rue Sainte-Catherine, mérite tous les encouragements. Chaque jour, les religieuses nourrissent à ce couvent plus de deux cents personnes, à qui elles servent un bon diner. Ces malheureux viennent du dehors. A part cela, la maison est remplie de vieillards. Au dispensaire attaché au couvent on trouve chaque jour une multitude de pauvres venant consulter les médecins et recevoir des remèdes gratuitement.

Le bazar actuel a pour but d'aider aux bonnes Sœurs à continuer leurs admirables œuvres de charité.

* * *

ERRATUM.—Notre présent numéro était en partie imprimé quand nous nous sommes aperçus d'une faute regrettable qui faisait dire à M. François Asselin, dans sa poésie : "A Mon filleul" :

Pour franchir l'immense mer.

Ce vers, de sept pieds seulement, cadre assez mal avec ses frères de huit pieds. Il faut lire :

Pour franchir l'orageuse mer.

* * *

Aug. L.—Votre dernier envoi a été soumis à la rédaction.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—X., Saint-Hyacinthe.—Vos derniers vers n'ont point été acceptés. Nous ne pouvons, en aucune façon, faire changer les initiales qui nous sont envoyées par nos collaborateurs.

J. M. L., Saint-Jean.—Votre page de journal est arrivée trop tard pour être publiée avec à propos; nous aurions dû la recevoir dans la première semaine de janvier.

A. R. R., Rigaud.—Le *Drame dans la Forêt* n'a pas été accepté.

Mme M.-L. B., Boston.—Merci pour votre dernière traduction que nous nous efforcerons de publier à la date désirée. Votre premier envoi paraîtra, lui aussi, aussitôt que possible.

BIBLIOGRAPHIE

Les loisirs d'un homme du peuple, par G.-A. Dumont; préface par Breton-Joly. Librairie Sainte-Henriette, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 50 centimes.

L'auteur a reçu la lettre suivante de M. Huguet-Latour, homme de lettres, commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulchre, et représentant du patriarche de Jérusalem au Canada :

"Ville-Marie, 16 nov. 1893.

"Il vaut mieux tard que jamais.

"Mille pardons, mon cher M. Dumont, pour n'avoir pas accusé réception avant aujourd'hui de l'intéressante publication que vous avez bien voulu m'envoyer.

"Merci pour ce joli don de votre part.

"Différentes circonstances, surtout la maladie, m'ont empêché de me rendre jusque chez vous, pour vous prier d'en agréer ma reconnaissance.

"Bien à vous,

"L. A. HUGUET-LATOURE."